



HAL
open science

Like-minded people. Ethnographie d'une convention prepper aux États-Unis

Sébastien Y. Roux

► **To cite this version:**

Sébastien Y. Roux. Like-minded people. Ethnographie d'une convention prepper aux États-Unis. Condition humaine / Conditions politiques : revue internationale d'anthropologie du politique, inPress, 6. halshs-04217525

HAL Id: halshs-04217525

<https://shs.hal.science/halshs-04217525>

Submitted on 2 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sébastien Roux, Cnrs
Iglobes (IRL 3157, Cnrs – ENS/PSL – University of Arizona)
845 N. Park Avenue
Marshall Building
Tucson, AZ 85721

sebastien.roux@cnrs.fr

Titre : *Like-minded people*. Ethnographie d'une convention *prepper* aux États-Unis

Title : Like-Minded People. Ethnography of a Prepper Convention in the United States

Résumé

Comment affronter la fin des temps ? Aux États-Unis, le mouvement survivaliste, ou *prepper*, développe depuis la fin des années 1960 des stratégies et des techniques de « préparation » pour survivre aux (nombreux) périls qui menaceraient la société – catastrophe nucléaire, envahissement migratoire, éruption solaire, nouvelle guerre civile, dérèglement climatique, etc. Partant de l'observation d'une convention *prepper*, l'article décrit le monde matériel et discursif du survivalisme étatsunien. Comment se préparer à l'événement qui mettra un terme au monde actuel ? Quelles capacités développer ? Quelles techniques apprendre ? Or, l'observation de la convention révèle que la préparation n'est pas qu'une collection de biens ou de compétences dont l'acquisition seule suffirait. Au contraire, la *preparedness* est aussi une activité sociale où se forme et se diffuse une idéologie politique singulière. Et l'enquête de montrer comment se « préparer » dessine aussi, comme pratique, les frontières d'un groupe (ultra-)conservateur qu'unit une critique du présent.

Mots clefs

États-Unis ; Conservatisme ; Ultra-droite ; Extrême-droite ; Survivalisme ; Préparation

Abstract

How to face the end of time? In the US, since the late 1960s, survivalists, or preppers, have developed strategies and techniques to survive the (many) perils that, they believe, are threatening society – such as a nuclear catastrophe, migratory invasion, a solar flare, a new civil war, climate disruption, etc. Drawing on the observation of a prepper convention, this article describes the material and discursive world of contemporary American survivalism. How do individuals prepare for an uncertain and dangerous future? What abilities should be developed? What are the most useful techniques to learn? However, Prepping is not only a matter of collecting goods or acquiring skills. By describing this convention, the article shows how preparedness is also a collective practice that form and spread a singular political ideology. Indeed, to be a prepper is more than getting ready; it is also, first and foremost, an identity defined by an (ultra-)conservative political critique of the present.

Keywords

United States; Conservatism; Alt-right; Survivalism; Preparedness

À l'entrée de l'*Oakwood Campground*¹, un grand panneau fleuri accueille les campeurs : « *Welcome. "Come to me all we are weary and heavy laden and I will give you rest". Jesus* ». Une fois le portail dépassé, le visiteur roule pendant une centaine de mètres avant d'arriver au vallon bucolique au fond duquel se niche un étang brumeux. Sur la droite, des camping-cars imposants s'alignent à l'ombre des pins. Sur la gauche, de grandes étendues herbeuses fraîchement tondues s'appêtent à recevoir le millier de visiteurs attendus. Des volontaires nous aident à se garer [Illustration n°1]. Je faufile ma Kia Soul de location entre des *pick-ups* aux roues crantées ; elle semble ridiculement petite, fragile et inadaptée. Habillé d'un blue-jean, de chaussures de marche usées et d'un blouson noir léger, le visage fermé par une casquette kaki et des lunettes de soleil, je prends place dans la file d'attente. L'événement est complet. « Comment avez-vous entendu parler de la convention ? » me demande la femme blanche et ronde, d'une cinquantaine d'années, qui s'assure de mon inscription. Brièvement, pour ne pas trop dévoiler la force de mon accent, je marmonne « Je suis dans le survivalisme ». Elle me fixe, hoche la tête, sourit et ouvre les bras sur les tentes blanches qui s'alignent derrière elle en annonçant, théâtrale, « *Welcome to The Survivalist Expo !* »

¹ Les noms de personnes et de lieux ont été systématiquement modifiés pour garantir l'anonymat.



Illustration n°1 – Arrivée à *The Survivalist Expo* (jour n°1)

The Survivalist Expo – ou TSE – est aujourd’hui l’une des principales conventions *prepper* aux États-Unis, voire au monde. Durant trois jours, elle réunit près d’un millier de participants à quelques miles de Brath – une petite ville de la *Bible Belt*, cette zone du Sud des États-Unis dont la population blanche se retrouve autour d’une interprétation rigoureuse et identitaire du protestantisme. Au cœur des vallons de la chaîne des *Blue Ridge*, TSE réunit celles et ceux qui désirent se former à la « préparation ». Pour un peu moins de 100 dollars le *pass* (sans l’hébergement), la convention offre une série de « classes » où des instructeurs dispensent des savoirs et des techniques choisis pour affronter le ou les bouleversements futurs qui, pensent les *preppers*, détruiront notre quotidien

En se concentrant sur cet événement particulier², l’article aborde le monde *prepper* à partir des compétences qu’il valorise. Conserver la nourriture, apprendre à tanner, défendre son domicile, organiser des groupes et des communautés... autant de savoir-faire promus comme « utiles » et « nécessaires » pour affronter « *TEOTWAKI* » (*The End Of The World As*

² Sur l’ethnographie des foires et des salons, voir Leivestad et Nyquist (2017).

We Know It). Pour autant, la convention n'est pas qu'un événement pédagogique-commercial où les intervenants éduquent les participants et, souvent, profitent de leur enseignement pour promouvoir un produit sponsorisé ou un livre récemment écrit. TSE est aussi un événement social où les *preppers* se retrouvent entre eux, nouent des relations, cimentent des certitudes et travaillent collectivement à la définition d'un groupe et d'une communauté. Les organisateurs invitent d'ailleurs explicitement les participants à penser l'événement comme tel :

« Venez en famille, rencontrez des personnes qui partagent vos opinions [*like-minded people*], écoutez de la musique *prepper* et repartez en ayant acquis des connaissances, rencontré des experts et vous être faits de nouveaux amis qui pourront vous aider en cas d'urgence. »³

Au-delà des savoirs, des techniques et des compétences, participer à TSE est aussi l'occasion de se retrouver entre *like-minded people*, cette expression fréquemment employée pour désigner celles et ceux qui, supposément, partagent les mêmes croyances et les mêmes valeurs morales et politiques. Dans l'Amérique d'aujourd'hui être *prepper*, ce n'est pas que se « préparer ». C'est aussi, et d'abord, se lamenter de la dégénérescence raciale, détester les libéraux qui sapent les fondements de la démocratie, moquer les minorités sexuelles, prier – en chrétien convaincu – pour soutenir les militaires qui se sacrifient à l'étranger, être fier d'arborer sa casquette MAGA⁴ ou *Thin Blue Line*⁵ et, plus récemment, refuser les masques, les vaccins contre le Covid-19 ou tout autre stratégie du gouvernement fédéral visant à entraver « la liberté » et les fondements sacrés de la Constitution. Pour le dire autrement, la *preparedness* n'est pas qu'une peur, une anticipation ou une manière de concevoir l'avenir ; elle est aussi, si ce n'est surtout, l'opportunité de diffuser des valeurs, de solidifier une pensée et de travailler, au présent, à la mise en place d'une alternative politique. Ainsi, à partir d'un événement particulier, cet article montre comment l'univers *prepper* pense aussi la catastrophe comme un espoir et une opportunité – faisant de la « fin du monde », moins qu'une interruption, l'opportunité d'une révolution.

Une histoire politique de la survie

³ Site internet de *The Survival Expo*.

⁴ Acronyme du slogan *Make America Great Again*, mobilisé par le camp trumpiste lors des élections présidentielles de 2016 et 2020.

⁵ The *Thin Blue Line* est un symbole visant à afficher son soutien aux forces de l'ordre. Le symbole, souvent transposé dans une variation du drapeau américain, est devenu un marqueur d'adhésion au conservatisme politique.

La préparation est née aux États-Unis dans les années 1960, durant les premières années de la Guerre froide. Cette pratique est encouragée par certaines congrégations religieuses, notamment l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours (Église mormone). Craignant avant tout la possibilité d'un accident ou d'une guerre nucléaire, des communautés rurales encouragent la construction de bunkers privés, réforment l'éducation des enfants ou plaident pour la constitution de réserves à domicile – posant les premiers jalons techniques, matériels et discursifs de la *preparedness* américaine (Mitchell, 2001). Cette influence chrétienne se traduit par la promotion d'initiatives collectives, centrées autour de la famille. Elle s'accompagne d'une réflexion sur le partage, l'entraide et la division du travail, encourageant la constitution d'unités domestiques autonomes et auto-suffisantes.

Or, dès ses prémices, la préparation est une activité qui attire l'ultra-droite suprémaciste et réactionnaire, pour qui la catastrophe apparaît comme une juste damnation et une opportunité de refondation. Dès les années 1960, Kurt Saxon – un ancien membre du Parti Nazi Américain (ANP) et de groupuscules « anti-communistes » – défend la préparation comme une discipline de soi (et des autres) et un rempart face à la « dépravation morale » qui souillerait l'Amérique. Il aurait d'ailleurs inventé le terme « survivalisme », dont il exalte la connotation darwinienne : le monde à venir serait réservé à celles et ceux (mais surtout ceux) capables de résister à la mollesse, à la dégénérescence ou à la déliquescence. Le projet éducatif de protection civile que promeuvent les communautés religieuses se voit ainsi progressivement remplacé par l'exaltation de la *preparedness* comme réforme morale et politique. Dans les années 1980, dans un contexte marqué par le renouveau des milices paramilitaires aux États-Unis, la préparation américaine s'enracine définitivement comme discours et pratique conservatrice (Coates, 1987).

Au fil des ans, les angoisses nucléaires initiales laissent place à d'autres possibles catastrophiques. Dans les années 1970, la violence des chocs pétroliers et les difficultés que rencontrent les États-Unis face au bloc soviétique suscitent des alertes récurrentes quant à la possibilité d'un effondrement économique. Dans les années 1980, le sursaut reaganien effraie ; on cherche davantage à se prémunir face aux dangers du renouveau militariste que l'administration républicaine déploie face à une URSS affaiblie. Dans les années 1990, l'élection d'un président démocrate suscite de vives réactions, principalement face aux limitations au port d'arme qu'il souhaite imposer. Dans les années 2000, les épidémies de gripes zoonotiques inquiètent, notamment les virus du Nil occidental et de la fièvre porcine. Plus récemment, les crises écologique et climatique avivent de nouvelles angoisses,

nourrissant la croyance quant à la possibilité d'un effondrement systémique induit par la destruction des milieux (Ford, 2020). Or, si leurs motivations peuvent différer et évoluer, les *preppers* n'en restent pas moins unis autour d'un faisceau de savoirs et de techniques partagés, adossé à un imaginaire guerrier : constitution et gestion des stocks de vivres et d'énergie, plans de défense et d'évacuation, formation de groupes d'entraide, maîtrise des armes à feu, techniques de pêche, de chasse ou de braconnage, aguerrissement, *etc.* (Roux, 2021). Ces compétences et cette rhétorique séduisent et rencontrent un certain succès aux États-Unis ; à la fin des années 2010, plus de 3,5 millions d'Américains se disaient *preppers* (Garrett, 2020).

Distance et participation

J'enquête sur le mouvement *prepper* depuis la fin des années 2010. En 2019, j'ai d'abord initié une recherche sur le mouvement survivaliste français, en procédant principalement par observations et entretiens auprès d'individus engagés dans une démarche qu'ils qualifiaient de « résilience », de « préparation » ou « d'autonomie »⁶. J'ai ensuite développé un volet supplémentaire aux États-Unis, plus particulièrement en Arizona. En février 2020, je me suis rendu à Tucson et Phoenix pour rencontrer quelques groupes militants et négocier la possibilité d'une observation dans des milieux méfiants, suspicieux, voire fermés. Mais le Covid-19 ayant bouleversé mes projets d'enquête, j'ai dû rentrer en Europe peu de temps après cette première arrivée.

Confiné en France, j'avais le sentiment de manquer l'essentiel. Les *preppers* se préparent à une rupture majeure depuis des années, suscitant le plus souvent railleries et moqueries. Or, et paradoxalement, c'est au moment même où je commençais l'enquête à leurs côtés que les événements semblaient leur donner (pour partie) raison, tout en m'empêchant d'observer leurs réactions. Les mois enfermés me paraissaient d'autant plus vains que 2020 était une année d'élection présidentielle américaine, suscitant une intense activité politique que je ne pouvais appréhender *in situ*. Pourtant, je me suis forcé à ne pas rompre avec ce terrain nord-américain. Lors de mon premier séjour Arizonien, j'avais identifié certains groupes que j'ai rejoints sur les réseaux sociaux auxquels ils participent. Malgré les

⁶ Comme précisé dans l'article mentionné, des nuances existent entre les termes survivalistes, *preppers*, *resilients*, *etc.*, les définitions variant d'ailleurs en fonction des contextes. Pour autant, ces différences ne sont connues que par les plus engagés (qui les emploient notamment pour se distinguer les uns des autres). Durant les trois journées du salon *The Survival Expo*, les termes ont été utilisés de manière interchangeable par les participants et les exposants. Je reproduis *infra* la même logique.

distorsions qu'induit la distance, j'ai observé pendant plus d'un an leurs échanges, leurs conseils ou leurs propos. Progressivement, j'ai pris la mesure de leurs convictions politiques et de la radicalité conservatrice des contributeurs les plus prolixes. Qu'il s'agisse de leurs réactions racistes au mouvement *Black Lives Matter*, de leurs commentaires ulcérés face aux politiques sanitaires imposées par les gouverneurs démocrates, de leur enthousiasme trouble vis-à-vis de la visibilité nouvelle des factions d'*alt-right* (Simi & Futrell, 2015), de leur amertume causée par la victoire de Joe Biden à l'élection présidentielle, de leur fierté restaurée lors de l'attaque du capitole le 6 janvier 2021, ou de leurs théories conspirationnistes autour de Q⁷, j'ai mieux compris, à travers mon écran et leurs mots, ce qu'être *prepper* signifiait – moins en termes de pratiques et de techniques que d'identité politique.

À l'été 2021, j'ai pu me rendre à nouveau aux États-Unis où je réside désormais. Autorisé à renouer avec une pratique ethnographique *off line*, j'ai pris conscience des bénéfices de la veille numérique à laquelle je m'étais astreint – aussi contrariante et incomplète qu'elle ait pu m'apparaître lorsque je la vivais. Les mois passés à lire des *posts* et visionner des vidéos m'ont appris un certain sens pratique ethnographique que j'ai pu transposer en situation : comment me tenir ? Me comporter ? M'habiller ? Me présenter ? Ce savoir m'a été utile dans un temps encore marqué par la crise sanitaire et, surtout, par les divisions que sa gestion a accentuées aux États-Unis. Cette familiarisation à distance a notamment facilité mon intégration (partielle) au sein d'un groupe « résilient » que je fréquente deux fois par mois, ARTS – *Autonomy and Resiliency in the Southwest* (Roux, 2022). Les heures passées en ligne m'ont également convaincu des bénéfices d'une stratégie d'enquête multipliant les points de vue et les espaces observés. Outre ARTS, je participe ponctuellement à d'autres événements de la communauté *prepper* dont des réunions d'une église mormone, des *gun shows* et des salons (à l'instar de TSE autour duquel cet article s'organise). Et ce temps en ligne préalable m'a suffisamment familiarisé avec le monde *prepper* pour que je puisse identifier la plupart des personnes invitées à y présenter un ouvrage, un *podcast* ou une technique de survie, et que je me repère rapidement dans un espace qui valorise l'entre-soi.

Ces milieux restent des univers fermés, suspicieux et souvent racistes ; mes expériences *online* et *offline* m'ont aussi appris la nécessité de déjouer les empêchements

⁷ QAnon est une mouvance d'extrême-droite étatsunienne, réunies autour de messages anonymes publiés par « Q ». QAnon développe des théories conspirationnistes contre les élites et le gouvernement, rencontrant un écho important depuis la fin des années 2010 (Conner & MacMurray, 2021).

causés par mon accent, mon *hexis* ou tout autre stigmatisme liée à mon extériorité. Auprès d'ARTS, une fréquentation régulière a permis de faire accepter ma présence comme celle d'un « universitaire français en sciences sociales de l'environnement ». Mais, lors des autres lieux et événements que je fréquente, je m'en tiens le plus souvent à une position d'observateur mutique – une attitude d'ailleurs relativement bien perçue dans des espaces constamment préoccupés de ne « jamais dire à autrui plus qu'il ne faut ». Cette enquête sur la préparation m'a ainsi enseigné une pratique ethnographique singulière où je me tais et j'observe, sans nécessairement interroger ni commenter.

Bien sûr, cet ajustement soulève des questionnements éthiques – que je ne peux aborder dans le cadre de cet article, mais qui interrogent la pratique ethnographique et qui feront l'objet de réflexions ultérieures. Cette stratégie souvent inconfortable m'a permis de vérifier en situation la haine que mes identités ne cessent de générer (comme Français, européen, universitaire, gay, « libéral », athée, etc.). Mais elle m'a aussi confirmé les privilèges que certaines propriétés m'assuraient. Concrètement, si je tais ma sexualité, mes convictions politiques ou mes croyances religieuses, ma blancheur et ma masculinité, elles, m'aident à occuper une place pour partie autorisée – dans les limites qu'imposent une discrétion forcée et une vigilance constante.

Ce bricolage méthodologique, s'il suscite des interrogations déontologiques, épistémologiques et personnelles, défend aussi la croyance quant à l'utilité d'enquêter sur des univers inhospitaliers, où la recherche n'est ni acceptée ni bienvenue, où la critique est rejetée et où l'objectivation est systématiquement contestée. Comme le démontrent les pages suivantes, l'univers *prepper* reste soucieux de s'adresser en priorité, si ce n'est exclusivement, aux seuls *like-minded people*. Cette restriction est en réalité le produit d'une stratégie réfléchie, visant à cimenter une communauté, à solidifier des rangs et à affermir un sentiment d'appartenance et de supériorité. Or, contre des univers qui font du secret une arme et de l'exclusion une stratégie, témoigner et s'imposer ont aussi des vertus. Donner à voir ce qui n'aurait pas dû être vu, particulièrement à celles et ceux que l'on exclut, devient une action conjointement scientifique et politique. Cette contribution valorise la description ethnographique dû aux contraintes méthodologiques qui accompagnent ce terrain singulier, certes. Mais ce choix résulte aussi de la volonté de défendre la description comme technique d'objectivation et d'affirmer la potentialité critique de l'exposition.

Présentations

The Survival Expo s'organise principalement autour de deux zones : un espace commercial où une trentaine d'exposants tiennent des stands et un espace plus pédagogique, organisé autour de sept tentes blanches de taille variable. Une fois passé le portique, je m'oriente grâce au planning affiché à l'entrée. Le visiteur peut composer son programme parmi les dizaines de classes offertes, qui se répètent sur les trois jours [Illustration n°2]. On y trouve des enseignements sur l'utilité de la préparation (*Getting Off Grid – Now !, Prepping Priorities...*), sur la production et la conservation de nourriture (*Mushrooms, Beekeeping, Wild Edible Survival...*), sur l'épargne et l'économie (*Gold & Silver, Entrepreneurship for Survivalists*), sur la santé (*Pandemic Survival, Colloidal Silver*) et, pour près d'un tiers, sur la sécurité (*Survival Groups, Urban Survival, etc.*).



Illustration n°2 – L'une des tentes dédiées aux cours et enseignements

Je suis le public qui converge vers la tente centrale. « *Ellie the Survivor* » est annoncée : elle doit nous initier aux « stratégies *prepper* » pour une « préparation efficace ».

Plus des trois-quarts des 500 sièges à disposition sont déjà occupés. *Ellie the Survivor* est une figure connue de l'univers survivaliste. Elle est l'une des rares femmes à avoir accédé à la notoriété, dans un monde majoritairement masculin. Ellie a auto-édité 4 ouvrages sur la préparation (orientés vers l'hygiène et la cosmétique) ; elle anime aussi un site internet reconnu par la presse spécialisée qui complète une chaîne *YouTube* (peu active, 630 abonnés seulement) et un fil *Twitter* (davantage suivi, avec plus de 17 000 *followers*). Elle est également associée à l'émission de télé-réalité *Doomsday Preppers*⁸ à laquelle elle a participé. Surtout, elle est célèbre à TSE comme la compagne de John Perry (« *Farmer John* ») – l'un des organisateurs de l'événement.

Ellie, en treillis militaire, apparaît sur la scène affublée d'un micro-casque, casquette *trucker* vissée sur la tête. Dynamique et engageante, elle captive son auditoire dès ses premiers mots d'introduction.

« Ici, on est entre nous ! [...] Pas de médias, pas de libéraux ! [Rires] Vous me connaissez, n'est-ce pas ? *Yeah* ! Vous connaissez mon histoire ? *Yeah* ! Vous savez qu'avant j'étais naïve, que je vivais sans savoir, que je ne me posais pas de questions. Mais ça a changé. J'ai changé. Et si moi, "*girly girl*", y suis arrivée, vous pouvez aussi ! On peut tous changer ! »

Ellie développe ensuite ses idées. D'après elle, il faudrait « un plan pour toutes les situations ». C'est « en devenant autonome » qu'on devient « résilient ». Mais il ne faut pas tarder, au risque d'un danger existentiel : « Vous croyez avoir le temps ? Mais il est déjà tard ! Quand les zombies⁹ arriveront, vous serez contents d'avoir appris à ne dépendre que de vous-même. » Le ton est alarmiste mais le propos peu précis ; et Ellie d'encourager chacun à trouver « les raisons pour lesquelles il se prépare », et « d'agir » sans perdre son temps à « disserter sur la catastrophe qui arrivera en premier ». « Peu importe, dit-elle, ce qui compte c'est l'état d'esprit [*mindset*] ».

Sans préciser les dangers les plus pressants, l'oratrice insiste sur l'urgence de la situation. Paresse, procrastiner ou ne pas dédier dès à présent son temps et ses ressources à la préparation du monde d'après, ce n'est pas que se fourvoyer ; l'enjeu est autrement plus

⁸ *Doomsday Preppers* est une série de télé-réalité sur la préparation en 4 saisons et 54 épisodes, diffusée entre 2011 et 2014 sur la chaîne *National Geographic* dont elle fut l'un des principaux succès d'audience.

⁹ Dans le monde *prepper*, les « zombies » désignent celles et ceux qui auraient survécu fortuitement à une catastrophe. Sans plan ni compétence, ils chercheraient à s'accaparer les biens de celles et ceux qui, à l'inverse, se seraient préparés. Ils constitueraient une menace forte durant les premiers mois du monde post-apocalypse, avant qu'ils ne meurent de leur impréparation. Ils sont souvent affublés d'un accent afro-américain ou efféminés, jouant sur l'ambiguïté raciste et homophobe qui associe la menace et l'incompétence aux ennemis politiques désignés.

sérieux. C'est aussi se condamner – « *If you don't learn, you gonna die* ». Heureusement, ici, à Brath, les participants démontrent déjà par leur présence, leur attention et leur investissement qu'ils ont pris la mesure de « la situation » – premier pas vers l'action à laquelle les instructeurs souhaitent les encourager et les guider durant les jours à venir de formation.

Défense et attaque

Plus tard dans la journée, après une classe sur les bénéfices de l'or physique, une introduction à la lactofermentation et un cours de radio amateur, je me rends à la session animée par Ben Wild – intitulée « *Survival Groups* » [Groupes de survie]. Ben Wild est lui aussi une figure médiatique du monde *prepper*. Son intervention se déroule devant un public nombreux et captivé. Il est l'un des fondateurs et principaux animateurs de *PrepWeb* – un réseau qui se présente comme une « organisation de *like-minded people* qui croient en la responsabilité, qui défendent les libertés individuelles et qui se préparent aux catastrophes de toutes origines ». Ben Wild est venu en voisin. Si *PrepWeb* est aujourd'hui un réseau national revendiquant plus de 25 000 membres et fédérant plus d'une cinquantaine de groupes aux États-Unis, le réseau a historiquement émergé depuis une communauté proche dans laquelle Ben Wild s'est engagé et continue de travailler.

Ben Wild s'est spécialisé dans la préparation selon la Bible et les « *MAGs* » (ou *Mutual Assistance Groups* [Groupes d'assistance mutuelle]). S'il enseigne aujourd'hui les vertus de la préparation collective, il ponctue régulièrement son discours de références aux évangiles et affirme qu'il n'agit qu'en « bon chrétien », suivant les « attentes de Dieu ». En guise d'introduction, il encourage d'abord les participants à « rejoindre *PrepWeb* » où sont disponibles « plein de ressources en libre accès » même si, bien sûr, une « souscription à la formule avancée donne droit à d'autres informations, pour seulement 40 dollars par an ». Rapidement, il précise son propos. Pour lui, « se préparer seul à la survie » serait « une erreur fondamentale ». Il plaide au contraire pour des groupes structurés et organisés, avec une division des tâches précises. Il suggère de « démarrer à trois ou quatre », puis de mettre en place une stratégie de développement. Son propre « groupe d'assistance mutuelle » atteindrait aujourd'hui 200 personnes. Il faut des gens de confiance, assène-t-il, mais surtout des compétences :

« Être entre *like-minded people*, c'est bien, mais ça ne suffit pas. [...] On n'a pas besoin de vingt gars armés qui ne connaîtraient rien d'autre que leur fusil automatique. Dans votre groupe, il vous faut plutôt un médecin, des infirmières, un agriculteur, un cuisinier, un apiculteur, une blanchisseuse, etc. Il vous faut planifier ; ceux que vous recrutez doivent gagner leur place. »

Au fil de sa présentation, le propos se radicalise. Si Ben Wild avait commencé sur un ton enjoué, sourire collé aux lèvres, son visage se ferme progressivement. Il consacre près d'une vingtaine de minutes à expliquer comment échapper aux « excès et abus de pouvoir des autorités ». Devant une assistance fascinée, il promeut l'utilisation systématique de téléphones jetables et de cartes SIM prépayées, encourage la désactivation des GPS, défend le recours à des VPN et des réseaux alternatifs cryptés, explique le recours à des cartes bancaires virtuelles à usage unique ou détaille les meilleures stratégies pour constituer des réserves d'essence, des dépôts de munitions et des caches d'armes. L'orateur ponctue à chaque fois ses suggestions martiales d'un mot qui, s'il n'atténue pas la violence de son propos, rappelle qu'il est attentif à ne pas dépasser le cadre de sa « liberté d'expression » : « Je n'ai rien à cacher, c'est juste que cela ne regarde pas l'État [fédéral] », « c'est ma liberté d'Américain de protéger ma famille, mes biens et ma vie privée »¹⁰, « je dis ce qui me semble le mieux, mais c'est votre choix et votre responsabilité », etc.

Ses dix dernières minutes de présentation prennent une tournure glaçante. À un membre de l'auditoire qui lui demande s'il vaut mieux préparer dès à présent une ferme-citadelle ou envisager la mobilité et le mouvement, Ben Wild répond :

« Le mouvement. Tout le monde ne pense pas comme moi ici, mais il faut du mouvement. [...] Mais il vous faut repérer un lieu dès à présent pour l'après. Avec des membres de mon groupe, on a loué des *Airbnb* pendant plusieurs week-ends pour du repérage. Les gens sont stupides de mettre autant de photos sur internet ; avec *Google Maps*, on peut tout repérer [*Rires*]. On a trouvé une grande maison isolée, en montagne, quelque part mais je ne dirai pas où. Les membres du groupe savent quoi faire et où aller lorsque je donnerai le signal. On a fait des exercices, on est armés, on est prêts.

Mais Ben, s'il y a les propriétaires ?

[*Sourire*] J'ai dit qu'on était prêts. On fera ce qu'on a à faire. On a les armes. Tu préfères sauver un étranger ou sauver ta famille ? La Bible est très claire là-dessus ; et moi, je suis la Bible. »

¹⁰ Sur l'histoire et la sociologie de l'intrication conservatrice entre citoyenneté, défiance vis-à-vis du gouvernement et violence armée, voir Carlson (2015).

L'auditoire rit. Quelques-uns prennent des notes. Lorsque la classe s'arrête, nombreux sont ceux qui veulent s'entretenir avec Ben Wild, certainement l'une des figures les plus populaires de ces journées.

Survival Groups n'est pas le seul temps dédié aux questions de sécurité et de « défense » auquel j'ai pu assister. J'ai également participé à *Trained Protection Dogs* où le dresseur s'est attiré des cris enthousiastes lorsqu'il a fait une démonstration des capacités d'attaque de ses bergers allemands [Illustration n°3]. J'ai écouté l'instructeur d'*Home Defense* nous enjoindre de connaître la loi de nos États respectifs pour s'assurer que l'on était en droit de tirer sans sommation sur toute personne qui entrerait par effraction dans notre domicile. J'ai participé à *Patrol Movement and Formation* pour apprendre à me déplacer en équipe en cas de « menace ». À chaque fois, les formateurs ont employé le même type de discours. Il faut apprendre à « se protéger », « protéger sa famille », « protéger ses biens », « défendre sa propriété », « être en capacité de réagir » ; mais cette rhétorique de la défense sert en réalité une politique de l'attaque. « Protéger » signifie se procurer la maison convoitée « avec ses AK 47 », dresser les chiens à « ne jamais lâcher prise », se battre en « orientant ses coups vers les points vitaux », se déplacer « comme l'apprennent les corps d'élites ». Souvent, les ennemis – sans être désignés de manière explicite – restent reconnaissables ; les orateurs alternent entre des Afro-Américains, des immigrés, des urbains, des drogués, des pauvres, des libéraux ou des naïfs... – autant d'individus dont les *preppers* pourraient paradoxalement se débarrasser en s'en « protégeant ». Systématiquement, la menace de l'après et de ses dangers supposés sert ainsi une logique similaire : s'aguerrir, non pas pour « survivre » dans un monde que régirait la loi du plus fort, mais pour y régner.



Illustration n°3 – Démonstration des capacités de « défense » de chiens entraînés

Les vrais patriotes

À TSE, les soirées du vendredi et du samedi sont réservées à des temps de convivialité. À partir de 18h, celles et ceux venus pour la journée quittent les lieux ; seuls restent les membres qui ont souscrit au *pass* pour l'ensemble de l'événement. Le premier soir – le vendredi – les organisateurs projettent *Armageddon*, un *block-buster* déjà ancien¹¹. Outre son thème apocalyptique, les valeurs nationalistes, militaristes et viriles exaltées par le film ont certainement participé à son choix. Le public est toutefois resté éparé, les participants s'étant pour la plupart dispersés en petit groupes réunis autour de tables de camping et de barbecues. Lors de la seconde soirée, à l'inverse, près de 200 participants se retrouvent pour un temps collectif annoncé comme un moment fort de la convention.

¹¹ Bay, M. (1998), *Armageddon*, Touchstone Pictures/Jerry Bruckheimer Films.

À 19h30 environ, la soirée commence. John Perry prend la parole sous le regard approbateur de son épouse, Ellie. John commence par projeter une vidéo du *Daily Show* se moquant des *preppers* libéraux. D'une dizaine de minutes, le clip présente de façon humoristique les incapacités supposées de ceux qui prétendent se préparer sans adhérer aux valeurs conservatrices. Les rires fusent, dans une ambiance légère. John reprend ensuite la parole pour dire son bonheur de « se retrouver entre amis » [*like-minded friends*], malgré les événements sanitaires. Sur un ton humoristique, il déroule ensuite la liste de quelques médias ayant demandé à assister à TSE mais auxquels l'accès a été refusé :

« Le *New York Times* a essayé de venir, mais on l'a repéré ! L'audience hue. On a eu des demandes de médias étrangers ! – *Bouh !* Même *Channel 5*, la chaîne la plus regardée de France [*sic*] – *Bouh !* Et quelqu'un d'Australie – *Bouh !*... Vous savez quoi ? Un journaliste nous a même demandé : [*adoptant un ton geignard*] “Mais si je ne viens pas, comment je vais me préparer ?” – Et ben mec, c'est ton problème ! [*Rires*]. Mais vous savez quoi ? Il y en a même qui ont essayé de se pointer sans rien demander, ici, à *Oakwood* ! Ceux-là, on les a refoulés à l'entrée ! »

Une voix derrière moi s'exclame : « Pour eux, John, on a une balle ! » Rires dans l'assistance. Je me tasse au fond de mon siège.

S'ensuit une seconde vidéo présentant cette fois un montage mettant en scène un personnage animé qui figure Bill Gates. La parodie se fait violente. La voix prêtée au milliardaire explique sur un ton efféminé, nasal et compassé :

« J'ai passé ma vie à essayer de subjuguier l'humanité. J'y suis arrivé avec le Covid et la peur. Vous êtes désormais asservis volontairement. [...] J'ai un plan pour contrôler l'humanité et faire d'une soi-disant entreprise de philanthropie l'outil ultime pour contrôler et restreindre vos libertés. Avec le soutien de Joe Biden, de Nancy Pelosi, de Kamala Harris et de Gretchen Whitmer.¹² »

D'un peu plus de 5 minutes, la vidéo enchaîne les propos outrageants sur un ton de plus en plus agressif, au grand plaisir de l'assistance. Lorsque s'arrête la séquence, la vidéo laisse place au logo Microsoft Windows du fond d'écran de l'ordinateur de John, sans que personne ne semble relever le paradoxe. Celui-ci reprend la parole et demande, sur un ton de chauffeur de salle : « Est-ce qu'il y a encore des vrais Américains dans ce pays ? » Tous se tournent

¹² Quatre personnalités démocrates. Joe Biden a été élu président en 2020, avec Kamala Harris comme colistière pour la vice-présidence. Nancy Pelosi, élue de Californie, est la présidente de la chambre des représentants (la chambre basse) depuis 2019 et une opposante résolue à l'ancien président Donald Trump. Gretchen Whitmer est la gouverneure de l'État du Michigan depuis 2019 ; la vivacité de sa politique sanitaire contre le Covid-19 a attiré les foudres d'une faction d'ultra-droite (les *Wolverine Watchmen*) qui ont fomenté une tentative d'enlèvement déjouée en octobre 2020.

alors vers le drapeau à gauche du pupitre, se lèvent, se découvrent et entonnent d'une voix forte le *Pledge of Allegiance*, la main sur le cœur.

Viennent ensuite une série de jeux, dont un *quizz* basé sur les différents enseignements dispensés à TSE. Les questions sont simples et visent à amuser l'audience. Quelques cadeaux sont offerts : une bouteille d'argent colloïdal¹³, du vin artisanal, une pièce d'argent... Le résultat d'une autre compétition est ensuite annoncé, celui du meilleur *tin foil hat* [chapeau en aluminium] que les participants ont confectionné dans l'après-midi. Dans la culture populaire, les *tin foil hats* sont devenus un symbole des conspirationnistes, des paranoïaques ou des adeptes des théories les plus farfelues. En le détournant, les *preppers* se réapproprient les attaques dont ils font l'objet et retournent la dérision vers ceux qui les moquent. Une petite fille de 4 ans attendrit l'assistance et remporte les suffrages. Enfin, ce long temps introductif se termine par un dernier montage vidéo saluant la mémoire de deux instructeurs décédés depuis la dernière édition de TSE. Ils seraient morts du coronavirus mais lorsqu'il prononce « Covid » John utilise un ton suspicieux, soulignant le mot en marquant des guillemets de ses mains. Et l'organisateur d'ajouter : « C'était de bons Chrétiens ; je suis certain qu'ils reposent désormais auprès du Seigneur. »

John introduit enfin un conférencier, William Greenburg, qu'il présente comme un « militant et un intellectuel de premier ordre » ; il doit « prononcer un discours d'importance ». Un homme blanc d'une cinquantaine d'années monte sur l'estrade. D'une voix un peu chevrotante où transparait le trac, il flatte d'abord l'assistance pour « le chant patriotique le plus vibrant qu'[il lui ait] été donné d'entendre. » « J'ai su alors, ajoute-t-il, que j'étais ici entre amis. » William Greenburg est un lobbyiste conservateur, à la tête d'un *Think Tank* basé à Washington dont il est l'unique membre actif. Sur sa page *LinkedIn*, il se présente comme « l'un des partisans les plus fervents du pays pour la liberté individuelle, la libre entreprise, la propriété et l'éducation traditionnelle [et qui] se bat contre l'oppression du gouvernement depuis plus de trente ans. » En réalité, William Greenburg s'est fait un nom (modeste) dans la dénonciation systématique de « l'Agenda 21 », ce plan d'action intergouvernemental pour la défense de l'environnement adopté au sommet de la Terre à Rio, en 1992. William Greenburg répète à force de livres auto-publiés ou de vidéos postées sur les réseaux sociaux les mêmes idées conservatrices qui considèrent les politiques fédérales de

¹³ Au sein des groupes conservateurs, l'argent colloïdal a la réputation d'être un puissant médicament, à la fois préventif et curatif. Il est ingéré en petites doses, contre l'avis de la *Food and Drug Administration* qui répète régulièrement sa toxicité et les risques d'argyrisme auxquels s'exposent ses consommateurs. Le produit a connu un regain de popularité durant la pandémie de Covid-19.

protection environnementale comme des « prétextes » visant à « attaquer la liberté d'entreprise et l'identité américaine ». Ainsi, écrit-il par exemple sur son site internet, l'Agenda 21 résulte de « forces internationales [qui] transforment les communautés Américaines en petits soviets », la protection de la planète est un « programme pour contrôler la population », les agences fédérales américaines de protection de l'environnement ont pour objectif de « détruire l'industrie », le changement climatique est « un prétexte pour renforcer les réglementations juridiques », *etc.*

Sans surprise, il reprend les mêmes arguments devant l'assemblée réunie à TSE. Pourtant, malgré ses invectives, William Greenburg apparaît ce soir-là comme un piètre orateur. Souvent confus, il peine à mobiliser l'auditoire. Seules les saillies qui visent directement la défense de l'industrie et du travail rencontrent une approbation nourrie. Lorsqu'il désigne la Chine comme la nouvelle menace mondiale, il suscite aussi quelques applaudissements. C'est elle, éructe W. Greenburg, qui se placerait aux commandes du « complot environnementaliste mondial » pour « détruire les bons emplois et notre mode de vie ». Mais l'orateur se perd parfois dans ses notes, se trompe souvent de ton et se répète. Mes voisins baillent. Les rangs du public s'éclaircissent. Après une heure d'un monologue peu convaincant, la deuxième journée s'achève.

Le sermon

Le dimanche, je me rends d'abord à l'office religieux prévu à 8h. Je prends place dans la tente centrale, à moitié remplie. Face à nous, le pasteur se tient droit et fixe l'assemblée d'un œil austère. Cet homme d'une soixante d'années porte une barbe blanche, une chemise à carreaux rouges et un blue-jean. Nous commençons l'office en chantant *Amazing Grace*, puis il nous invite à ouvrir notre bible. Je n'en n'ai pas apporté mais je ne dénote pas ; seuls quelques-uns sortent un iPad ou un livre, déjà surligné et griffonné. Le pasteur commence par un commentaire du *Livre d'Isaïe*. « Les fléaux s'abattent, ils arrivent. La peste ? Le Covid ! Les tremblements de Terre ? N'avez-vous pas vu encore récemment aux Philippines ? Et les menaces toujours plus grandes. Et la luxure ? Et la dépravation... C'est la première fois de ma vie, la première fois, insiste-t-il, que tout ce qu'annonce la Bible se réalise en même temps. » L'auditoire acquiesce ; lui-aussi, semble-t-il, a lu dans l'actualité l'imminence du jugement.

S'ensuivent une dizaine de minutes un peu confuses durant lesquels le pasteur tente des commentaires vagues sur l'instabilité internationale en s'adossant à l'Épître aux Romains. Systématiquement, il cherche à dénoncer ce qu'il lit comme un affaiblissement des États-Unis ou, plus exactement, de l'Amérique blanche qu'il chérit¹⁴. Selon une rhétorique éprouvée, les menaces extérieures font écho à une fragilité intérieure que le pasteur attribue aux « Démocrates », « aux libéraux », « à la luxure », « à l'avortement » et « à la dépravation » [les minorités sexuelles]. S'il peut parfois les énumérer, il n'a souvent pas besoin de les nommer – ils sont juste « *they* » [ils/elles], catégorie fluide mais utile qui agrège celles et ceux qui sont perçus comme des ennemis et des menaces politiques.

« Mais pourquoi ? Pourquoi allons-nous être punis ? » s'énerve soudain le pasteur. « Parce que nous sommes pêcheurs [...] Le seul moyen de survivre aux temps à venir, c'est de trouver le Christ dans votre cœur. Le Gospel [le Nouveau Testament] est la seule voie. Vous devez vous débarrasser de vos péchés. Comment ? En renaissant à Dieu [*to be born again*] ! Sans place au doute. Vous donner totalement à Lui et devenir un soldat du Christ [*a soldier of Christ*] ! »

Le regard se fait menaçant. Le pasteur s'écarte de plus en plus de ses notes et improvise, tenant ses lunettes dans sa main droite qu'il pointe désormais vers l'assemblée.

« Oh, vous vous préparez ; c'est bien. Mais attention... Ceux qui amassent [*hoarders*], ceux qui planifient, ceux qui anticipent sans la foi n'ont rien compris. Rien. Ce qu'il faut, avant toute chose, c'est faire place à Dieu dans son cœur [...] Soit on est chrétien, soit on ne l'est pas. Il n'y a pas de demi-mesure. Il y a le vrai ou le faux, le mensonge ou la vérité, le Bien ou le Mal, Dieu ou le démon. Rien n'existe entre. Rien ! C'est à vous de chercher, au plus profond de vous-mêmes, ce que vous êtes. »

Son sermon se termine par une invitation à la renaissance. Après un temps de silence et d'hésitation, un couple fait discrètement signe. Le pasteur demande un air de guitare et les fait monter sur l'estrade. Il nous invite à prier. Je baisse la tête et l'entend marmonner un temps avant de s'exclamer : « Ça y est ! Ça y est ! » Le couple est en pleurs. Tour à tour, ils prennent la parole et nous remercient. « C'est ici, disent-ils, à TSE, avec [nous], entre *like-minded people*, qu'[ils ont] trouvé les amis et la famille qui [leur] permettent de donner à Christ sa place dans [leur] cœur. »

Systemes et raisons

¹⁴ Sur l'intrication entre blanchité, christianisme, patriotisme et classe sociale aux États-Unis, voir Crockford (2018).

Une fois le prêche terminé, je reste dans la tente centrale pour assister au cours de *Farmer John* (John Perry). Ses traits sont tirés ; il enchaîne les enseignements depuis le début de TSE et la fatigue se lit sur son visage. John rappelle en quelques mots qu'il travaillait auparavant dans l'industrie cinématographique qu'il a quittée il y a une quinzaine d'années pour créer sa « ferme autonome » dans les montagnes avoisinantes. « Mais vous me connaissez, dit-il, vous savez ce que je suis, n'est-ce pas ? Et qu'est-ce que je suis ? » L'auditoire, familier du personnage, de ses écrits, de ses nombreuses vidéos et de ses podcasts conservateurs, répond d'une seule voix : « Un S.O.B ! » [*A Son Of a Bitch* – littéralement « un fils de pute »]. « C'est ça, un vrai S.O.B, et je vais vous apprendre des trucs de S.O.B. » Pour John, « être un S.O.B » c'est « avoir beaucoup en en faisant le moins possible. » À l'aide d'un support visuel travaillé, il présente pendant près de 45 minutes quelques-uns des « systèmes » qu'il a mis en place dans sa ferme. Il rappelle à son public qu'il trouvera des renseignements plus précis dans ses ouvrages (auto-publiés), en vente sur Amazon.

John explique d'abord que « sortir du monde » [*going off grid*] est un choix rationnel, permettant non seulement de vivre « comme la nature l'a prévu », loin d'un système capitaliste « toxique, empoisonneur et menteur » [Illustration n°4], mais aussi de réaliser des économies et d'améliorer sa qualité de vie.

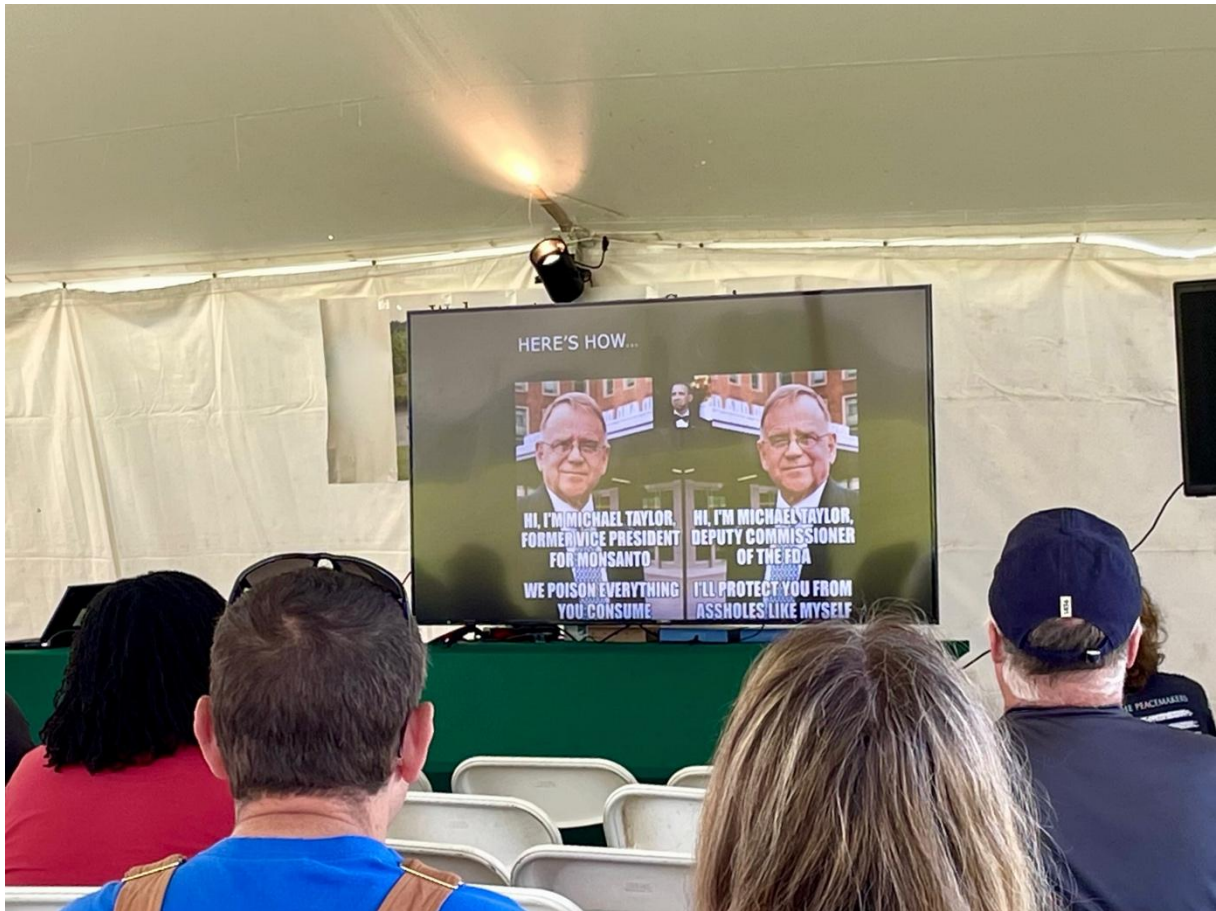


Illustration n°4 – Extrait de la présentation de *Farmer John* critiquant l'industrie agro-alimentaire et ses liens avec les agences gouvernementales

S'ensuivent alors un certain nombre de tableaux où il présente un système rôdé de production de nourriture et d'énergie. Il introduit l'auditoire à l'élevage de chèvres – « trois suffisent pour 1,5 gallons de lait par jour ». Il encourage la constitution d'une « forêt alimentaire », capable d'abriter des espèces productives (comme des mûriers, des framboisiers, des châtaigniers ou des pommiers), tout en étant « moins visible qu'un jardin » et en permettant de « dissimuler l'habitat ». Il promeut l'élevage de canards plutôt que de poules pour la production d'œufs, les palmipèdes étant réputés « moins bruyants » et moins destructeurs des jardins. Il explique longuement son clapier et la manière dont il l'a automatisé pour limiter l'intervention humaine et bénéficier d'un « apport de protéines de qualité ». Il décrit son rucher où il « produit l'équivalent de 2537 dollars de miel par an, pour un investissement initial de 700 dollars ». Les exemples se poursuivent : système de récupération d'eau de pluie, porcherie, élevage de poisson d'eau douce... Régulièrement, *Farmer John* fait rappeler à l'auditoire qu'il est « un S.O.B » cherchant à en « faire le moins

possible » ; d'ailleurs, si lui « y est arrivé, tout le monde peut y arriver ». Mais loin de l'image de paresse et de facilité qu'il cherche à distiller, ses diapositives rendent surtout compte d'un système pensé, réfléchi, calculé, à l'investissement de départ élevé, où les calories sont comptées, la productivité mesurée et la rentabilité testée. Enfin, et comme *Farmer John* le répète, il ne s'agit pas que de produire ; il faut aussi « protéger ». Il invite alors l'auditoire à dissimuler les entrepôts, cacher les plantes et les animaux ou mettre en place des systèmes de défense et d'alerte. Le public semble fasciné par la solidité de son propos. Une dernière fois, *Farmer John* insiste : « Je suis un S.O.B. Mais, dans ma ferme, on ne survit pas. On prospère. » [*We are not surviving, we are thriving*].

Une identité politique

Les enseignements dispensés et les scènes décrites rendent compte d'un univers codifié aux valeurs homogènes. Certes, cet effet est pour partie un produit de la position d'enquête et des observations conduites qui, parce qu'elles se concentrent sur des enseignements proposés lors d'une convention, accordent une place prépondérante à des discours publics préalablement sélectionnés. Si besoin, les enseignants ont dû être invités par les organisateurs à se conformer à des attentes formulées lors de temps auxquels je n'ai pas eu accès. Par exemple, lors d'une classe sur la récolte de plantes sauvages, à une question qui lui a été adressée sur le « meilleur remède naturel pour lutter contre le coronavirus », l'institutrice a répondu, gênée, qu'« il [lui] a[vait] été demandé de ne pas se prononcer sur un sujet relatif à la pandémie », d'autant plus, a-t-elle ajouté, que « c'[était] la première année qu'[elle avait] été invitée à organiser un cours. » Son propos, fugace et d'apparence anodine, traduit la présence de coulisses où s'affirme, hors du temps observé, une vigilance quant au discours produit et diffusé. Mais cette homogénéité de valeurs morales et politiques rencontre aussi une attente de l'assistance, venue écouter davantage que des techniques et des savoir-faire. Pour beaucoup, TSE s'avère aussi un temps privilégié où leurs convictions sont « librement exprimées », entendues, répétées et fortifiées, confortant la *preparedness* comme une activité politique où s'affirme le rejet du libéralisme politique et se « prépare » son remplacement espéré. Ainsi, aux États-Unis, si la préparation se pense et se présente comme un aguerrissement et une encapacitation face à la possibilité – voire la probabilité – d'une disruption majeure, elle est aussi une matrice conservatrice, particulièrement séduisante pour certaines franges de la population.

À TSE, les contraintes de sécurité liées à l'événement m'ont empêché d'accéder à une compréhension fine des positions sociales occupées. Mais il reste toutefois possible d'appréhender le poids des déterminants sociaux dans la séduction que peut exercer la *preparedness*. La préparation reste d'abord un univers caractérisé par une blancheur quasi exclusive. Parmi les centaines de participants, je n'ai croisé qu'un seul individu à la peau noire pendant les trois jours qu'a duré TSE et seulement deux de type asiatique. Ensuite, durant l'événement, plusieurs signes ont traduit une représentation forte des classes moyennes et populaires : les véhicules garés sur le parking (majoritairement des *pick-ups* rutilants) ; l'accent marqué des participants lors des conversations qu'ils tenaient entre eux ; les approbations répétées lorsque les orateurs défendaient l'industrie, évoquaient les fins de mois difficiles ou compatissaient des difficultés qu'engendraient l'inflation et la hausse des prix ; la présence de nombreux T-shirt, autocollants ou drapeaux se réappropriant le stigmate de « *redneck* » ou de « *white trash* » (Isenberg, 2017) ; les moqueries entendues adressées aux élites de Washington ; ou encore le rejet massif des masques de la campagne vaccinale et la sensibilité aux théories complotistes.

Le public présent à TSE ou dans d'autres conventions et salons *preppers* ne se limite pas aux seuls individus précarisés ou déclassés – dont l'expérience engendrerait colère et ressentiment (Hochschild, 2016). Pour autant, le succès de la manifestation – et de la préparation en général – est aussi à comprendre dans sa capacité à interpeller ceux qui partagent le sentiment d'une place ou d'une position fragilisée. Les *preppers* pensent aussi l'Amérique dévoyée et corrompue parce qu'elle n'assurerait plus certaines attentes de mobilité sociale, ni ne satisferait certains espoirs de réussite. « C'était pourtant le cas auparavant », comme ils sont nombreux à le croire et le répéter, « lorsque l'Amérique était encore ce qu'elle était : la plus grande nation du monde, le pays béni de Dieu ». Mais, se lamentent-ils, les États-Unis sont désormais trop « faibles » pour « véritablement » privilégier les Blancs, rétribuer les Chrétiens, consacrer les hétérosexuels, fermer ses frontières et enrichir ses travailleurs... Et les *preppers* de penser ces manquements comme la marque cruelle du dévoiement de l'Amérique, l'aveu d'une société « dégénérée » bientôt révélée dans sa fragilité qu'ils se préparent ensemble à dépasser et à réinventer.

La fin, un espoir

Ainsi, si la « survie » requiert des compétences et des techniques, elle est aussi devenue le support d'une véritable critique politique. Pour les *preppers*, la fin n'en n'est pas une ; elle est davantage une démonstration. Elle terminera un temps, certes, mais les corps et les esprits préparés, eux, seront régénérés. Elle sera aussi la preuve que leurs inquiétudes et leurs craintes, si souvent moquées, étaient la marque de leur lucidité et de leur supériorité. Ainsi, moins qu'à la fin, ils se préparent à une fin. Celle d'une société qui, d'après eux, s'est perdue dans le libéralisme et les dévoiements qu'ils lui attribuent : une Amérique dont la force aurait été diluée par les politiques et les valeurs démocrates, les excès d'un supposé centralisme fédéral, la bureaucratisation, la bien-pensance, la « culture woke », l'anti-racisme naïf... en bref, tous ces maux du présent qui font des États-Unis, disent-ils, un pays « en régression », assailli par la conjonction de dangers intérieurs (l'État fédéral, les ultra-riches, les démocrates, Hollywood...) et de menaces extérieures (la Chine, le communisme, les hordes de migrants qui s'amasseraient aux portes du pays, etc.).

Dès lors, si la fin du monde qui s'annonce est une peur et une inquiétude, elle est aussi un espoir. Comme pour de nombreux mouvements d'extrême-droite, si la catastrophe fascine tant le monde *prepper*, c'est qu'elle sera un temps de révolution et une opportunité de remplacement (Kaplan, 2018). Les structures sociales dévoyées ne seront pas seulement mises à mal ; elles seront aussi purifiées – le moment actuel se révélant une parenthèse que l'Amérique aura surpassé (du moins pour celles et ceux qui survivront). Ensuite, et surtout, cette fin annoncée, prévue et attendue sera aussi une démonstration. Ceux qui dépasseront les épreuves attendues prouveront le bien-fondé de leurs préoccupations (et de leurs investissements), comme la supériorité de leurs valeurs et de leurs convictions – tant individuelles que collectives. La catastrophe apparaît ainsi comme une preuve qui, pensent-ils, ne saurait tarder – vu le diagnostic qu'ils portent sur la société majoritaire et sa débilite. Pour autant, l'attente qui les sépare de leur confirmation n'est pas un temps creux ou vide ; elle est aussi, et d'abord, un temps productif. Un temps pour acquérir des compétences, organiser un système productif auto-suffisant, anticiper des stratégies, ou accumuler des biens. Un temps, aussi, pour définir les frontières du groupe dans lequel ils se reconnaissent, pour entretenir avec lui la conviction de leur lucidité, de leur supériorité et de leur valeur, et pour inventer ensemble une alternative radicale qui fait de la *preparedness*, plus qu'une peur, une projection ou une anticipation, une critique politique du temps présent.

Références

- AVANZA Martina, « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas ses "indigènes" ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », in BENZA Alban & FASSIN Didier (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008, p. 41-58.
- CARLSON Jennifer, *Citizen-protectors: The everyday politics of guns in an age of decline*, Cambridge, Oxford University Press, 2015.
- COATES James, *Armed and Dangerous: The Rise of the Survivalist Right*, New York, Hill & Wang, 1987.
- CONNER Christopher & McMURRAY Nicholas, « The Perfect Storm: A Subcultural Analysis of the QAnon Movement », *Critical Sociology*, 48, 6.
- CROCKFORD Susannah, « Thank God for the greatest country on Earth: White supremacy, vigilantes, and survivalists in the struggle to define the American nation », *Religion, State and Society*, 46 (3), 2018, p. 224-242.
- FORD Allison, « Emotional Landscapes of Risk: Emotion and Culture in American Self-sufficiency Movements », *Qualitative Sociology*, 44, 2021, p. 125-150.
- GARRETT Bradley, *Bunker: Building for the End Times*, New York, Scribner, 2020.
- HOCHSCHILD Arlie Russell, *Strangers in Their Own Land: Anger and Mourning On The American Right*, New York, The New Press, 2016.
- ISENBERG Nancy, *White Trash: The 400-Year Untold History of Class in America*, New York, Penguin Books, 2017.
- KAPLAN Jeffrey, « America's Apocalyptic Literature of the Radical Right », *International Sociology*, 33 (4), 2018, p. 503-522.
- LEIVESTAD Hege Høyer & NYQVIST Anette (eds.), *Ethnographies of Conferences and Trade Fairs: Shaping Industries, Creating Professionals*, Cham, Palgrave Macmillan, 2017.
- MITCHELL Richard, *Dancing at Armageddon: Survivalism and Chaos in Modern Times*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.
- ROEDIGER David, *The Wages of Whiteness: Race and the Making of the American Working Class*, New York, Verso, 2007 [1991].
- ROUX Sébastien, « Le monde selon Gary ou la vie d'un survivaliste américain », in SENIK Claudia (dir.), *Sociétés en danger. Menaces et peurs, perceptions et réactions*, Paris, La Découverte – FSS, 2021, pp. 34-51.
- ROUX Sébastien, « 'Vous avez 30 minutes', ou pourquoi se préparer à la catastrophe nucléaire », in *Terrains ethnographiques nord-américains*, 2022.
<https://tena.hypotheses.org/2129>
- SIMI Pete & FUTRELL Robert, *American Swastika: Inside the White Power Movement's Hidden Spaces of Hate*, Lanham : Rowman & Littlefield, 2015.